

87

LANGAGE ET APPRENTISSAGE
PERSPECTIVES ACTUELLES

35

77-022

M. RICHELLE

Laboratoire de Psychologie Expérimentale. Université de Liège. Belgique

Publicado en
INFORMACIONES PSIQUIATRICAS
N.º 68 y 69 - 3.º y 4.º trimestres 1977

SYMPOSIUM SOBRE
PSIQUIATRÍA Y LENGUAJE

Les rapports du langage et de l'apprentissage soulèvent une série de problèmes de nature, sinon de complexité très différente. C'est d'abord un problème de faits: par quels mécanismes un individu peut-il apprendre sa langue maternelle, apprend-il éventuellement une ou plusieurs autres langues? C'est, corrélativement, un problème de méthode: comment faut-il s'y prendre pour mettre en évidence ces mécanismes? C'est aussi un problème de théorie psychologique: dans quelles mesures les théories de l'apprentissage sont-elles adéquates pour rendre compte de cette acquisition particulière qu'est l'acquisition du langage? Dans quelle mesure sont-elles insuffisantes ou franchement inadéquates, et y a-t-il lieu de les compléter, ou de les remplacer par des théories développementales, ou par des théories cognitives, ou par des théories originales qu'appellerait l'analyse des faits proprement psycholinguistiques? C'est encore un problème de théorie plus générale, ressortissant au débat sur la part de l'inné et de l'acquis dans la causalité des conduites: quels outils, quelles prédispositions, le sujet apporte-t-il avec lui dans son apprentissage du langage, que doit-il aux influences du milieu?

Nous ne sommes aujourd'hui que très

pauvrement informés sur les faits, et la raison en est peut-être que l'on n'a pas encore correctement résolu les problèmes de méthodes. Alors que l'on assiste à une explosion de publications, cours, symposiums sur le langage, et plus particulièrement sur l'acquisition du langage, nos connaissances concrètes sur la manière dont un enfant apprend à parler demeurent éparpillées et fragmentaires et, malgré la richesse des techniques actuellement à disposition —magnétophone, magnétoscope— elles n'ont pas marqué, par rapport aux classiques enquêtes biographiques individuelles de STERN, de LÉOPOLD, de GRÉGOIRE, les progrès que l'on aurait pu en attendre. Les quelques documents longitudinaux récents, tels que ceux, remarquables, que l'équipe de BROWN a réunis (BROWN, 1973), ne font, par leur rareté, qu'illustrer ce jugement.

En fait, les quinze années écoulées ont été plus généralement consacrées (peut-être faudrait-il dire gaspillées) à débattre des problèmes théoriques et à ranimer, dans le cadre de la psychologie du langage, la querelle de l'inné et de l'acquis, de l'hérité et du milieu.

L'influence de CHOMSKY a sans doute été prépondérante dans ces orientations de la psycholinguistique contemporaine, qui ne

parvient que très lentement et difficilement à s'en dégager, alors que la linguistique formelle a, de son côté, beaucoup évolué depuis les premiers travaux du linguiste américain. Son irruption parmi les psychologues dans les années 1960 eut, à cet égard, trois conséquences. D'une part, à travers sa célèbre critique de l'ouvrage de SKINNER *Verbal Behavior* (SKINNER, 1957; CHOMSKY, 1959), il déniait aux psychologies de l'apprentissage nées dans la tradition behavioriste tout intérêt dans l'analyse du langage et du comportement verbal. D'autre part, il défendait, avec une assurance surprenante aux yeux de tout biologiste moderne, une conception innéiste de l'acquisition du langage. En outre, il devait peser sur l'évolution des recherches dans le domaine de l'acquisition du langage en affirmant la priorité de l'analyse formelle. Nous reviendrons plus loin sur cette influence au niveau méthodologique.

La thèse innéiste, défendue dans le sillage de CHOMSKY, entre autre, par McNEILL et par MEHLER, affirme que, pour l'essentiel, l'acquisition du langage par l'enfant humain dépend de la mise en oeuvre de structures héritées —structures de l'esprit correspondant à des propriétés universelles des langues naturelles. Or, ni la complexité des conduites verbales, ni leur universalité, ni la relative rapidité de leur installation au cours du développement, ni leur spécificité humaine au sein du règne animal, ni la précocité des modes de perception et d'action qui les rendent possibles, ni la régularité des étapes de leur genèse, ne constituent des arguments décisifs en faveur de la thèse innéiste. La part de l'inné n'est pas affaire d'affirmation, mais de démonstration, et celle-ci exige une analyse minutieuse en cours de développement des interactions entre l'organisme et son milieu. Seule une telle analyse permettra de décider si le bébé humain aborde le langage avec un équipement aux potentialités générales qui autorisent, entre autres, l'apprentissage du langage, ou avec un dispositif très spécifiquement destiné à cet aspect de ses comportements à venir, un *Language Acquisition Device* (LAD), déjà pourvu d'une connaissance implicite de la grammaire universelle, voire apte, comme on l'a suggéré, à émet-

tre des hypothèses sur l'actualisation particulière de cette grammaire qu'il rencontrera dans son milieu social.

Les études visant à préciser la part de l'inné et de l'acquis se multiplient chez l'animal, et font chaque fois apparaître, dans des contextes pourtant beaucoup plus simples que celui qui nous occupe, et, de plus, faciles à contrôler expérimentalement, la subtilité des interactions entre facteurs innés et facteurs de milieu. On connaît, dans le domaine des conduites vocales et de communication, les travaux désormais classiques de MARLER (1970) sur le bruant à couronne blanche, démontrant, dans l'acquisition du chant chez cette espèce d'oiseaux, l'existence d'une période critique, la nécessité d'une stimulation adéquate du milieu, l'intervention des processus d'imitation différée liés eux-mêmes à la présence de feed-backs auditifs à partir de productions vocales du sujet. Dans le domaine de la perception visuelle, les travaux raffinés des psychophysiologistes sur le fonctionnement des cellules corticales dites détectrices d'orientation (verticale ou horizontale) illustrent mieux encore la complexité du problème, et le danger d'affirmations prématurées: ici aussi, on a mis en évidence à la fois une période critique parfois très étroite et la nécessité d'une «nourriture en stimulation», en provenance du milieu; on a également pu supposer que certaines unités neuroniques étaient sélectivement destinées à cette fonction particulière et on leur a prêté une «capacité innée» de détecter soit l'une soit l'autre des deux orientations; des recherches plus récentes indiquent cependant que la définition innée ne va pas jusqu'à ce détail: si les cellules en cause semblent bien prédestinées à devenir détectrices d'orientation, c'est de la nature des stimulations extérieures que dépendra leur capacité ultérieure par rapport à l'une ou l'autre dimension de l'espace (BLAKEMORE, 1973).

Dans le domaine du langage humain, les partisans de l'innéisme ont, avec raison, trouvé un argument dans la découverte chez le nourrisson de 1 à 3 mois, faite par EIMAS et al. (1971) des capacités discriminatives préférentielles pour des sons se distinguant selon l'opposition phonologique

universelle sourde-sonore — des écarts physiquement comparables mais non caractéristiques de cette opposition ne donnant pas lieu à discrimination (il s'agit du décalage temporel entre les deux formants). La précocité de cette capacité de discrimination, bien avant que les vocalisations de l'enfant ne reflètent les premières influences du parler de l'entourage, est naturellement impressionnante, et l'on doit vraisemblablement y voir un indice d'innéité. Mais il reste à savoir s'il s'agit vraiment d'une capacité spécifiquement liée aux propriétés du langage humain et si elle est inscrite dans l'organisme par l'hérédité spécifique comme un aspect du *Language Acquisition Device*. On est amené à en douter depuis que KUHLE et MILLER (1975) l'ont retrouvée chez le chinchilla. La capacité en question peut parfaitement être héréditaire, mais en tant que telle s'expliquer tout à fait indépendamment du langage et remonter beaucoup plus loin dans la phylogénèse, la fonction verbale ayant tout naturellement exploité les outils disponibles. Elle tirerait parti d'un trait inné, dont l'origine cependant ne lui devrait rien.

Si la part respective de l'hérédité et du milieu ne peut être précisée qu'à la faveur d'une observation minutieuse, à travers le développement, des interactions entre l'enfant et son environnement, on saisit sans plus les limites des méthodes d'étude du langage enfantin qui s'en tiendraient à enregistrer les productions verbales de l'enfant et à les soumettre ensuite à une analyse formelle. De telles méthodes étaient devenues de mode sous l'influence de CHOMSKY, bien que plusieurs auteurs en aient signalé dès l'origine l'insuffisance du point de vue du psychologue (RICHELLE, 1971; CARROLL, 1970). Elles se sont rapidement heurtées à l'impossibilité de retenir les faits de parole révélateurs de la compétence linguistique, opposée à la performance, le recours au jugement de grammaticalité n'ayant aucun sens pour des sujets jeunes. La distinction compétence-performance perdit du même coup tout intérêt pratique dans la recherche sur l'acquisition du langage. En outre, il ne fallut pas longtemps aux observateurs et expérimentateurs de la période chomskyenne pour s'apercevoir de l'impossibilité d'in-

terpréter les énoncés enfantins, et a fortiori déceler le mécanisme de leur développement, sans être attentif au contexte social et physique. Il est significatif de constater aujourd'hui que les groupes de recherche les plus influencés par la linguistique transformationnelle se font les ardents partisans d'une stratégie d'étude du langage enfantin où les variables de situation, les particularités du langage de l'adulte s'adressant à l'enfant, les actions de l'enfant accompagnant les productions verbales retrouvent la place qui leur revient. Les textes de LENTIN, du groupe parisien du CRESAS (1975)* comme ceux de BRUNER, à Oxford, sont à cet égard tout à fait révélateurs. L'approche formelle semble avoir cédé la place à l'approche fonctionnelle que nous défendions, comme quelques autres, il y a plusieurs années (RICHELLE, 1971, 1972).

Amorcée par BROWN et son équipe**, l'analyse des énoncés adressés par l'adulte, essentiellement la mère, à l'enfant, a confirmé, à côté de l'importance globale de la stimulation verbale et sociale, les propriétés particulières de ces productions, où l'on peut sans doute voir autant de procédés didactiques implicites basés sur la simplification, la répétition, la correction, l'expansion grammaticale et sémantique, le dosage des exigences relatives à la pureté de la langue et des exigences portant sur la vérité des jugements qu'elle exprime, le

* «Du point de vue de l'acquisition, il faudrait étudier tout particulièrement dans ses différentes réalisations la langue employée par l'adulte pour parler à l'enfant».

«En ce qui concerne les recherches en cours, les comptes-rendus d'expérimentation comprennent la situation, le discours de l'adulte interlocuteur, les productions langagières de l'enfant et la trace de ses activités».

«Le noeud de la question réside dans l'interaction adulte-enfant». «Il s'agit de définir et de mettre en oeuvre une véritable linguistique de l'acquisition centrée sur l'échange» (c'est l'auteur, L. Lentin, qui souligne).

Ces citations, extraites d'une introduction à un ensemble de rapports de recherches en cours, rejoignent très exactement le point de vue que nous défendions en 1971 (Richelle, 1971, p. 30 et ch. VI).

** Il faut rendre justice à certains cliniciens comme Wyatt (1969), qui ont, de leur côté, saisi l'importance du pôle adulte dans la communication enfantine.

recours aux renforcements socio-affectifs.

A un niveau plus large, le langage de l'enfant reflète nécessairement les caractéristiques que le parler de son entourage doit à son appartenance régionale et sociale. Par ailleurs, le développement du langage est lui-même tributaire, en nombre de ses aspects, du développement cognitif, et par conséquent des interactions du sujet avec son milieu physique.

Une telle voie d'approche n'éluide nullement la question de la part d'inné dans la genèse du langage, non plus qu'elle n'exclut l'analyse formelle. Elle se refuse seulement à tenir la première pour résolue, et à réduire à la seconde l'explication du comportement verbal. Ce dernier dépend, à l'évidence, de facteurs multiples qui échappent totalement à l'analyse formelle de la linguistique, et dont l'importance justifie pleinement la tentative, assurément imparfaite, faite par SKINNER pour rendre compte de l'acte de parole. L'énoncé le plus simple — *Passez-moi le vin*, ne se ramène pas, pour le psychologue, à une chaîne de sons organisés selon les règles de la langue: répété par l'un de mes auditeurs, il n'est que reproduction imitative sous contrôle d'une information auditive (comportement *échoïque* de SKINNER); lu au départ d'un texte écrit, il a un statut à peine différent (comportement *textuel*) qui n'implique ni interlocuteur, ni présence vérifiée ou supposée de vin, ni un état motivationnel particulier de la part du locuteur; si ces conditions sont réunies, le même énoncé revêt naturellement une signification psychologique toute différente («*mand*» de SKINNER): ce sont elles qui commandent sa probabilité d'apparition. Les analyses classiques de JACKSON, distinguant sur la base des observations faites sur l'aphasie, des niveaux de production verbale selon le degré d'automatisation ou, au contraire, d'élaboration, répondaient, fondamentalement, aux mêmes préoccupations. Les propositions tout exploratoire de SKINNER n'ont guère servi de guide aux recherches sur le développement du langage, ni sur les troubles aphasiques, sans doute en raison du discrédit où les jetèrent les commentaires de CHOMSKY, pour la plupart hors de propos (RICHELLE, 1972). Elles se trouvent cepen-

dant mises en oeuvre, en bien des points, par les courants actuels de la psycholinguistique développementale, alors même que les chercheurs ne soupçonnent pas la filiation ou répugnent à la reconnaître.

Revenons à présent aux quatre manières évoquées en débutant, d'envisager les rapports entre langage et apprentissage et tentons de caractériser brièvement pour chacune d'elle l'état actuel de la question. Sur le problème des mécanismes intervenant dans l'apprentissage verbal, si nos connaissances de faits sont encore fort ténues, on a cessé de s'extasier sur la miraculeuse mise en fonction d'une machine innée toute préparée à exhiber ses potentialités pour résister le développement linguistique dans le sillage du développement préverbal et paraverbal des communications et de la cognition, et dans le réseau certes complexe mais non indéchiffrable des échanges avec le milieu.

Parallèlement, les méthodes jadis centrées sur les productions verbales des sujets, et dans la dernière décennie, dominées par des modèles d'analyse formelle, englobent de plus en plus couramment l'ensemble des échanges verbaux d'une part, et le contexte situationnel d'autre part (les développements contemporains de la linguistique dans le domaine sémantique ne sont sans doute pas étrangers à cette préoccupation étroitement liée par ailleurs à l'intérêt des psychologues pour les dimensions cognitives). Cette évolution ne simplifie assurément pas la tâche de l'observateur ou de l'expérimentateur, amené à prêter attention simultanément non seulement à ce que l'enfant dit, mais à ce qu'il fait, à ce qu'il perçoit, à ce qu'il entend dire autour de lui.

Quant aux questions théoriques, la première, relative à l'adéquation des théories de l'apprentissage, appelle une réponse nuancée: dans la mesure où ces théories n'ont généralement pas envisagé les problèmes propres aux conduites verbales, ni, plus particulièrement, à leur acquisition, dans la mesure où elles ont la plupart du temps négligé les contraintes développementales auxquelles obéissent les mécanismes d'apprentissage, elles n'offrent pas de cadre suffisant à quiconque aborde le développement du langage. Dans la mesure où, par leur nature

même, elles invitent à une approche fonctionnelle, et où elles proposent des changements de comportement des interprétations qui se prêtent à la vérification objective, elles fournissent à l'observateur du langage enfantin des outils plus féconds, bien que plus simples, que diverses théories strictement cognitivistes en partie inspirées de modèles formels de la linguistique.

Sur la manière dont se présente aujourd'hui, s'agissant du langage, le vieux débat de l'inné et de l'acquis, nous l'avons dit, la mode de thèses innéistes ne peut suffire à soustraire le comportement verbal aux exigences d'une analyse interactionniste.

Pour qui s'intéresse au langage en qualité de praticien, appelé à proposer des interventions éducatives ou rééducatives, les orientations actuelles de la psycholinguistique développementale sont probablement plus enrichissantes que les schémas formels antérieurs. Si la part de l'inné n'est pas à négliger, il reste que le praticien n'y peut rien changer et doit se borner à agir sur le handicap par des manoeuvres situées, toujours, dans l'environnement. Le mécanisme par lequel celui-ci agit sur la parole, même s'ils n'éclairent que pour une part sa genèse, sont, à tout prendre, l'essentiel dans les situations quotidiennes de la clinique et de l'intervention logopédique.

BIBLIOGRAPHIE

- BLAKEMORE, C.: Environmental constraint on development in the visual system. In HINDE, R. A. et STEVENSON-HINDE, J. (Eds.) *Constraints on learning — Limitations and predispositions*, Academic Press, New York, 1953.
- BROWN, R.: *A first language, The early stages*, Harvard University Press, Cambridge, 1973.
- CARROLL, J. B.: Toward a third generation Psycholinguistics. E. L. Thorndike Award address, APA, 1970.
- CHOMSKY, N.: Review of Skinner, B. F. — *Verbal Behavior. Language*, 1959, 25, 26-58.
- EIMAS, P. D., SIQUELAND, E. R., JUSCZYK, P. y VIGORITO J.: Speech perception in infants. *Science*, 1971, 171, 303-306.
- KUHL, P. K. y MILLER, J. D.: Speech perception by the Chinchilla: voice-voiceless distinction in alveolar plosive consonants. *Science*, 1975, 190, 69-72.
- LENTIN, L.: Problématique de l'acquisition de la syntaxe chez le jeune enfant. In *Apparition de la syntaxe chez l'enfant*, CRESAS, Inst. Nat. Rech. Doc. Pédagogique, 1975 (document ronéotypé).
- MARLER, P.: A comparative approach to vocal learning: song development in white crowned sparrows. *Journal of Comparative and Physiological Psychology*, 1970, 71, 1-25.
- RICHELE, M.: *L'acquisition du langage*, Dessart et Mardaga, Bruxelles, 1971.
- RICHELE, M.: Analyse formelle et analyse fonctionnelle du comportement verbal. *Bulletin de Psychologie*, 1972, 26, 252-259.
- SKINNER, B. F.: *Verbal Behavior* — Appleton Century Crofts, New York, 1957.
- WYATT, G.: *Language learning and communication disorders in children*. The Free Press, New York, 1969.